

Flauville ; c'était un de ces mariages arrangés et décidés à l'avance, dans lesquels les deux contractans ne peuvent rien ; aussi le jeune Ludovic d'Alaincourt, dit à son père, lorsqu'il lui parla de cette union depuis long-temps projetée.

—Mon père, Mlle Claire de Flauville est pleine d'esprit, de grâce et de distinction ; je rends, plus qu'aucun autre, justice à toutes ses qualités ; mais je ne sais pour quoi, je ne me sens pas vers elle ce sentiment d'attraction que l'on doit involontairement éprouver pour celle que, devant Dieu et devant les hommes, on prend pour compagne de sa vie entière.

—Ce sont des idées de jeune homme, mon fils, répartit le comte dont la voix, d'affectueuse qu'elle était, devint tout à coup sévère. Détrompez-vous, il n'est pas nécessaire d'avoir pour sa femme une de ces passions frénétiques dont vous parlez les romans de nos jours ; loin de donner le bonheur, ces sentimens extrêmes sont la source souvent de terribles désespoirs et de malheurs irréparables.—Croyez-moi, mon fils, croyez-en ma vieille expérience qui a vu bien des événemens s'agiter autour d'elle, ce qui rend la vie calme et tranquille, la rend heureuse pour une épouse, pour celle qui doit être la mère de nos enfans ; c'est une de ces affections profondes, sincères, intimes, nullement fondées sur cette fougue tumultueuse des sens si vite refroidie et usée, mais appuyée sur l'estime et sur les qualités si précieuses d'une âme noble et digne.—L'amour, c'est l'amitié de la jeunesse ; l'amitié, c'est l'amour de l'âge mûr. Mlle Claire de Flauville est digne de notre alliance sous tous les rapports ; sa famille est illustre et bien vue à la cour ; sa fortune est au moins aussi considérable que la nôtre. Quand à son extérieur, il vous est impossible de ne pas en convenir vous-même, c'est une jeune et jolie personne remplie de talens, de grâce, qui mérite tous vos hommages, et beaucoup qui vous valent briguerait l'honneur d'obtenir sa main ;—d'ailleurs, il y a une raison qui seule suffirait à fixer votre indécision, c'est que cette alliance est depuis votre enfance projetée entre nos deux familles, et ni l'une ni l'autre ne pourra y renoncer sans un éclat fâcheux.

Le comte prononça ces paroles d'un ton si sec, si grave et si ferme à la fois, que Ludovic d'Alaincourt vit bien que toutes ses observations seraient inutiles et qu'elles ne serviraient qu'à irriter son père ; aussi baissa-t-il la tête sans répondre, en signe d'assentiment et d'obéissance.

—C'est bien, mon fils, lui dit-il en lui prenant la main, vous vous en rapportez à votre père du soin de veiller sur votre avenir, et vous faites bien ; car nul ne vous aime plus tendrement que lui, et toutes ses pensées se rattachent à votre bonheur.

Ludovic serra affectueusement la main de son père ;—celui-ci alla à la cheminée et sonna.

—Que l'on mette les chevaux à la voiture, dit-il au domestique qui entra ;—puis, se retournant vers son fils, il ajouta : Tu vas m'accompagner chez le marquis de Flauville, n'est-ce pas ?

—Oui, mon père.

Et le comte sortit.

Après tout, se dit Ludovic lorsqu'il fut seul, Mlle Claire de Flauville est une jolie personne, et puisque mon père le veut absolument, je l'épouserai. Cependant, j'aurais mieux aimé qu'elle montât moins bien à cheval, et qu'elle excellât moins dans tous les exercices qui appartiennent bien plus à l'homme qu'à la femme.—Il pensait ainsi, car il n'avait aucun autre amour dans le cœur, et qu'au résumé, tous les hommages qui entouraient en tous lieux Mlle de Flauville, flattaient son amour-propre.

Il se rendit donc avec son père au château de Flauville ; Mlle Claire était dans le salon lorsque tous deux y entrèrent ; sans doute qu'elle avait aussi été prévenue des projets d'alliance entre les deux familles, car lorsque Ludovic d'Alaincourt vint lui adresser la parole, elle lui répondit presque en tremblant, et une rougeur subite colora ses traits. Cet embarras plut extrêmement au jeune homme qui s'assit auprès d'elle, et engagea une conversation sur les plaisirs que Mlle de Flauville se promettait pour l'hiver. Claire, revenue de son premier trouble, fut gaie, spirituelle, pleine de tact et de bons sens.—Pendant ce temps, le marquis de Flauville et le comte d'Alaincourt avaient tous deux quitté le salon. Une heure se passa ainsi, après laquelle le comte d'Alaincourt et son fils quittèrent le château.

Le marquis de Flauville, dont je ne vous ai pas encore parlé, était un homme d'une soixantaine d'années, mais d'une noble et verte vieillesse ; il n'avait rien de ce qui la rend pour les autres maussade et morose. Habitué dès sa plus tendre enfance à la vie élégante de la cour, il avait toujours conservé cette recherche exquise de manières et ce ton de galanterie, peut-être un peu fade, qui marqua l'époque de la régence ; mais, sous ce costume de cour dont on l'avait habillé dès sa plus tendre enfance, il y avait une tête ferme et capable, un cœur net et droit, une âme noble comme son blason.—La marquise était un de ces types assez ordinaires ; elle n'était pas d'une grande beauté, mais elle était élégante de visage et de port ; elle avait ce que la beauté ne donne

pas, une grande distinction qu'elle conservait dans son esprit. Pour ceux qui ne la connaissaient pas, elle devait paraître raide, froide et sèche, peut-être même fière et orgueilleuse, car elle aimait peu à se lier, ne parlait presque jamais en public, et conservait à l'excès ce que l'on était convenu d'appeler alors une dignité extérieure qui la faisait beaucoup ressembler à ces grands portraits de famille dont chacun se plait actuellement à orner ses salons Louis XV ; mais, pour ses amis et ses amies, c'est à dire pour les personnes qu'elle voyait tous les jours dans son intérieur, ce n'était plus la même femme, elle perdait comme par enchantement ce cachet de hauteur, d'ampleur nobiliaire, elle devenait affable et aimable. Quoique la marquise eut passé les quarante-cinq ans, elle avait conservé sans rien en perdre les habitudes de cour ; son extérieur, en prenant les traits caractéristiques de l'âge mûr, avait conservé toute l'élégance de la jeunesse.

Maintenant que je vous ai esquissé à peu près ces deux portraits et que vous connaissez autant que moi le marquis et la marquise de Flauville, je vais reprendre mon récit au moment où le comte d'Alaincourt et son fils venaient de quitter le château.—Le marquis s'approcha de sa fille d'un air moitié malin, moitié radieux, et lui dit en lui frappant amicalement sur l'épaule :

—Mlle Claire, tout est terminé.

Dans l'expression que mit le marquis à prononcer cette phrase, il était facile de deviner que Claire de Flauville était enchantée de ce mariage et qu'elle éprouvait un tendre sentiment pour son futur époux.

Il n'y avait rien que de très simple et de très explicable dans cette affection dont les racines touchaient aux premières années de sa vie.

Depuis long-temps les deux familles étaient unies d'étroite amitié, et à la naissance de Claire et de Ludovic, le projet de mariage qui allait s'accomplir avait été arrêté ; élevée dans cette pensée avec Ludovic, la jeune fille s'y était attachée à l'insu d'elle-même ; ignorante de cette violence de nos premières impressions, elle s'était laissée aller à ce penchant qui la dominait, et son père et sa mère, qui n'avaient pas été sans s'en apercevoir, trouvèrent au contraire dans cette affection naissante un heureux présage pour l'avenir de leur fille ; aussi, loin de chercher à l'en détourner, ils l'affermirent pour ainsi dire dans ce penchant.—Claire, enfin, aimait Ludovic d'Alaincourt, et lorsque le cœur de la jeune fille vint prendre la place du cœur de l'enfant, elle sentit combien était profondément entré dans son âme ce sentiment intime avec lequel on avait bercé les premières années de sa vie ; d'abord elle n'osa pas se rendre compte à elle-même de ce qu'elle éprouvait, mais peu à peu la vérité se dévoila, et en même temps qu'elle comprit qu'il y avait d'autres affections que celle d'une fille pour sa mère ou d'une sœur pour sa sœur, elle devina qu'elle aimait, comment elle avait aimé, combien elle aimait.

Oh ! ce dut être, ne trouvez-vous pas, une bien charmante confiance que celle de ce cœur si jeune, si aimant, si crédule à toutes ses croyances, si confiant dans toutes ses impressions. Aussi sa mère était heureuse du bonheur sans nuages qui rayonnait sur le front de sa fille ; elle l'embrassa tendrement.

Ma mère, lui dit alors Claire, oui, je suis bien heureuse, le plus cher de mes vœux va enfin s'accomplir. Avec une mère, on n'a pas de secret ; on lui confie comme à Dieu toutes les pensées de son cœur, toutes les joies de son âme, mais pour que je sois entièrement heureuse, pour qu'aucune tristesse ne vienne se mêler à ces jours de fête, que ma sœur Cécile soit auprès de moi.

—Tu le sais, Claire, Cécile, comme ta sœur cadette, ne doit sortir du couvent qu'après ton mariage.

—Oui, ma mère, je le sais ; c'est un usage bien cruel et bien injuste. Ne vous semble-t-il pas que, dans les moments de bonheur comme dans ceux où l'on souffre, on sent le besoin d'être entouré des personnes que l'on aime et qui vous aiment, heureux, pour qu'elles partagent votre bonheur, malheureux, pour qu'elles vous consolent. Cette pauvre Cécile, je suis sûre que dans ce triste couvent où elle est enfermée elle compte, dans sa solitude et dans son isolement, les heures qui s'écoulent. Ma mère, ma bonne mère, je t'en prie, laisse-la sortir, et toutes deux nous vous embrasserons bien, et vous aurez à côté de vous, à vos genoux, à vos pieds, vos deux enfans que vous bénirez.

La marquise resta quelques instans sans répondre : elle était visiblement émue ; elle serra sur son cœur sa fille et l'embrassa à deux reprises, puis la regardant avec une expression de joie maternelle qui rayonnait sur tous les traits de son visage.

—Eh bien ! ma Claire, dit-elle, oui, je le veux bien, Cécile sortira de son couvent pour assister à ton mariage.

—Oh ! merci, merci, ma bonne mère, dit Claire en frappant dans ses mains avec une joie enfantine, je vais lui écrire tout de suite cette heureuse nouvelle,—combien elle sera contente.

Parlant ainsi, elle alla à une table et se mit à écrire, disant à haute voix chaque mot qu'elle écrivait, tant elle avait besoin d'épancher au dehors les élans de son bonheur.

—Ma bonne Cécile, je me marie avec M. Ludovic d'Alaincourt, tu sais bien, dont je t'ai si souvent parlé. Ma mère a consenti à ce que tu sortisses pour assister à mon mariage. Viens vite..., viens vite, je t'attends, je t'embrasse.—Oh ! je suis bien heureuse.

—Ta sœur CLAIRE.

La lettre fut immédiatement envoyée, et le lendemain on allait se mettre à table pour déjeuner, lorsque Cécile entra. Claire lui sauta au cou, et on parla tout le temps du déjeuner de voiles, de parures, de corbeilles de noces, de velours et de dentelles. C'est une des grandes occupations qui précèdent le mariage. Claire parlait beaucoup ; elle se rappelait des toilettes magnifiques qu'elle avait vues ; et, comme toutes les jeunes filles qui se disent toujours : *J'aurai cela quand je me marierai*, elle les racontait dans ses plus minutieux détails d'élégance et de coquetterie. Cécile ouvrait de grands yeux et écoutait avec avidité le récit de toutes ces belles et brillantes choses dont elle entendait parler pour la première fois, et à peine si elle osait parler, la pauvre et chère enfant, craignant d'entendre au moindre mot la voix sévère de la supérieure.

Cécile, je crois vous l'avoir dit, était blonde ; elle formait un contraste frappant avec sa sœur ; ce n'était plus cette nature forte, énergique, brûlante, animée, dont les yeux lançaient des éclairs. Elle était assez pâle ; sa peau blanche conservait, dans certaines parties, cette transparence si fine qui laisse aisément deviner le réseau bleuâtre des veines ; son regard était calme et limpide, presque triste ; mais cette tristesse, on sentait qu'elle ne provenait pas d'une douleur, que c'était une de ces vagues empreintes qu'une âme indéfinie donne au visage ; sa bouche était petite, ses lèvres minces et roses se plissaient gracieusement quand elle souriait, et laissaient entrevoir deux rangées de dents blanches et limpides ; ses longs cheveux blonds, qui tombaient en boucles sur son cou et effleuraient ses épaules, laissaient à cette suave et blanche figure de jeune fille ce cachet de calme et de divine sérénité que Raphaël donnait à ses vierges. Enfin elle devait ressembler à un ange, la jeune Cécile, quand elle priait agenouillée au milieu de ses compagnes.

La journée se passa dans des causeries sans fin, et le lendemain le marquis d'Alaincourt vint au château avec son fils. —Quand la voiture du marquis vint devant le perron, Claire se pencha à l'oreille de sa sœur et lui dit tout bas : —C'est lui ! — puis elle regarda le jeune Ludovic descendre de la voiture, et attendit avec bien de l'impatience qu'un domestique vint la prévenir de se rendre au salon.—Son cœur, battait de joie ; et au moment d'entrer elle tremblait si fort, qu'elle fut forcée de s'arrêter sur le seuil de la porte.—C'est qu'elle aimait pour la première fois ; c'est que toutes les forces de son âme s'étaient concentrées dans cet amour, et que, dans le bonheur comme dans les larmes, le cœur tremble et fait presque souffrir.

Toutes deux entrèrent, Ludovic d'Alaincourt alla au-devant de Mlle Claire et lui tendit la main ; mais au moment de lui adresser quelques paroles, il s'arrêta, regardant Cécile. Claire comprit ce mouvement, car elle se détourna à moitié, et elle dit en souriant :—C'est Cécile, ma sœur, que je vous présente, M. Ludovic.

Ludovic s'inclina, et après avoir prononcé quelques paroles insignifiantes, il retourna à la cheminée contre laquelle il était adossé, à l'entrée des deux jeunes personnes.—La conversation ne tarda pas à devenir générale ; le marquis d'Alaincourt qui, par habitude et par manie, avait toujours en poche ou en tête quelques petites historiettes de haut et de bas lieu, se mit à raconter tout ce qu'il savait et croyait savoir ; le marquis et la marquise de Flauville écoutaient sérieusement, par habitude aussi, peut-être même un peu par goût ; Claire était distraite et Cécile inspirée et presque étonnée. Pour Ludovic, il eût été difficile de dire ce qu'il était véritablement ou ce qu'il paraissait être ; tantôt on eût cru qu'il prêtait grande attention à la conversation ; tantôt, au contraire, il semblait renfermé dans des réflexions intérieures, et ses yeux allaient alternativement de Claire à Cécile et de Cécile à Claire.

Ainsi se passa la soirée. Quand le marquis d'Alaincourt fut sorti avec son fils, Claire et Cécile montèrent dans leur chambre, et là se mirent à deviser ensemble. Ce fut une bien charmante conversation que celle de ces deux jeunes filles, toutes deux appuyées au chevet de leur lit, et éclairées par l'incertain reflet d'une seule lumière ; leurs deux cœurs s'ouvrirent joyeusement à de douces confidences : Claire avait des élans fougueux et énergiques de bonheur et de joie ; Cécile était calme et ses paroles étaient timides comme celles d'un enfant.

Le lendemain, il devait y avoir une promenade à cheval, dans les bois qui entouraient le château de Flauville ; le marquis d'Alaincourt et son fils étaient de la partie. Aussi, dès le matin, Claire s'occupa de son habit de cheval ; elle l'ar-